

Tromper la solitude

Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre

Numéro 152 (3), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, A. & Sylvestre, O. (2014). Tromper la solitude. *Jeu*, (152), 57–59.

TROMPER LA SOLITUDE



Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre à Bruxelles. ©André-Marie Coudou

Avec Giuseppe Lonobile, Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre ont participé à une résidence d'écriture à Flobecq, près de Mons, en Belgique. La pièce, qui s'intitulera *Prends-moi*, sera coproduite par le Théâtre L'instant et l'Atis Théâtre.

Annick Lefebvre et Olivier Sylvestre

Olivier Sylvestre – Qu'est-ce qu'il y a, au début ?

Annick Lefebvre – Au commencement, il y avait André-Marie Coudou, assis au bar des Écuries. On s'est présentés, et il m'a dit qu'il avait un projet à me proposer. Il m'a parlé de diverses formes de solitudes. De celle vécue par l'actrice vieillissante qui n'obtient plus de contrats, de celle des gais qui fréquentent les sites comme Grindr et de celle des couples hétéros de longue date qui s'engluent dans une routine morose. On a aussi discuté des différences culturelles entre la Belgique, où il est né, et le Québec, où il a fondé le Théâtre L'instant. Et la possibilité d'écrire sur la solitude d'une « actrice sur le déclin » m'a séduite. J'imaginai déjà la charge politique et féministe à développer. Cela dit, il fallait deux autres auteurs. Pour aborder les autres axes de solitude. Or, un mois plus tard, je recroise André-Marie et ça me *flashe* ! Je te vois pas

trop loin, je te pointe et lui dis : « C'est lui que ça te prend pour parler de Grindr, c'est lui ! »

O. S. – Mon commencement à moi, il se passe dans l'avion. Écrire une pièce à trois auteurs, deux Québécois et un Belge (Giuseppe Lonobile)... Et le doute d'y arriver. Puis, avec l'air pressurisé et les odeurs du voisin, les idées commencent à s'ordonner. « Salut, ça va ? », ça vient comme ça : le leitmotiv de ma partie. « Salut, ça va ? » Des gars qui s'interpellent sur cette application – celle qui permet de « discuter » avec les gars disponibles dans les environs –, qui se demandent des photos, qui se jugent. Et, en dessous de tout ça, l'espoir de le rencontrer, *ce gars-là*. Celui qui te fera voir le jaune en vert. « Salut, ça va ? » Un chœur de garçons qui s'interpellent en vain. Des filles qui jouent des garçons. La solitude... Comment en parler sans en parler, sans trop nommer ? Sans sombrer dans le *trash*. Je

me dis : je veux quelque chose d'irrévérencieux, de moqueur. Mieux éclairer l'humain. Faire naître de la beauté.

O. S. – Comment se passe l'écriture, là-bas ?

A. L. – On s'était entendus sur ce que chacun devait écrire et on l'a écrit. Or, ça ne suffisait pas. Il fallait qu'on discute, qu'on s'arrime aux idées des autres, à leurs envies, à leurs objectifs, à leur façon de raconter des histoires. La création de *Prends-moi* n'allait pas être, pour moi, une nouvelle occasion de pousser ma plume dans ses moindres retranchements. Je n'allais pas pouvoir me lancer dans un précipice dramaturgique complexe, aller là où la chienne me pogne et ma joie d'écrire se manifeste. Parce que je n'étais pas seule. Et ça me faisait vraiment chier ! De faire partie d'un processus de création où je devais lutter pour écrire comme j'écris.

Le défi et le plaisir, j'allais devoir les trouver ailleurs. Dans la rencontre, dans l'échange, dans le partage. Or, écrire un texte à trois, ce n'est l'occasion ni de rencontres extraordinaires, d'échanges édifiants, ni de partage de cultures. C'est une guerre. C'est se jeter dans l'arène et essayer de frapper à l'endroit précis où tu pourras mettre tes deux coauteurs K.O. C'est faire son deuil 37 fois par jour, c'est passer son temps à se dire : « Oui, mais c'est pas ça, le théâtre ! », c'est passer son temps à se dire : « Je peux pas croire qu'on va appeler ça *Prends-moi* ! », et c'est surtout finir par se dire que cette pièce-là sera un objet étrange qui n'appartiendra à aucun d'entre nous. C'est à ce moment-là que je me suis dit que la rencontre, l'échange, le partage et le plaisir, j'allais les vivre à l'extérieur du travail. En buvant beaucoup de bière avec mes compagnons de résidence. Et en me couchant la dernière.



A. L. – Parle-moi des différences culturelles que tu perçois entre le théâtre belge et le théâtre québécois.

O. S. – Ma réaction, lorsqu'on a mis tout le matériel ensemble : c'est une bête à trois têtes. Un amalgame indigeste de trois styles incompatibles, de trois rapports à la langue et au théâtre complètement différents. Puis, on a relevé nos manches. Parce qu'au fond, Belges ou Québécois, on a les mêmes envies, les mêmes peurs, les mêmes besoins d'aller vers l'autre, les mêmes vices... La langue de Giuseppe est plutôt lyrique et poétique, plus proche de la littérature. La tienne,

Annick, est radicale dans son antinaturalisme, avec son flot d'énumérations, ses phrases interminables... et son refus obstiné de dialoguer. Entre ces deux pôles, où le monologue était roi, je me suis senti le devoir de faire le liant. Arrivés tout près de l'échéance des lectures publiques, nous avons dû nous rendre à l'évidence : impossible pour Giuseppe de faire parler notre personnage central, une Québécoise dont on suit le parcours identitaire durant toute la pièce. On a donc dû « traduire » ses répliques en « langue québécoise ». Dès lors, les différences dans le rapport à l'oralité entre les deux cultures nous sont apparues évidentes :

la poésie que je qualifierais « de l'expression de soi » en belge, contre une poésie de l'image en québécois ; la focalisation sur les petites choses du quotidien, en belge, contre le besoin de crier son urgence de vivre, en québécois ; l'humour pince-sans-rire belge contre l'humour frontal québécois... À la fin, le mot d'ordre a été : on ne va pas gommer nos différences. Assumons le projet : une pièce à trois auteurs, de cultures aussi différentes que semblables. Tablons sur nos forces. Sans quoi, oui, ce sera mièvre et plein de compromis, un monstre imbuvable.

O. S. – En fin de compte, que retiens-tu de cette résidence ?

A. L. – Je me souviens de notre quartier général d'auteurs dans la chambre des filles, du plaisir qu'on a eu à retranscrire cette scène de *L'Héritage* où le personnage interprété par Nathalie Gascon confrontait son père à propos du jour où il avait abusé d'elle, du moment où on a décidé d'y faire écho dans la pièce ; je me rappelle que c'était le *fun* de « québécoiser » les dialogues de Giuseppe parce que ça me donnait l'illusion d'être capable d'en écrire ; je me souviens que vous partiez tous courir dans la campagne, « dire bonjour aux vaches pis



Guiseppe Lonobile en répétition à Flobecq. À gauche : Julien Coene, Sylvianne Rivest-Beauséjour, Olivier Sylvestre et André-Marie Coudou, en séance photo pour *Jeu* à Flobecq. ©Annick Lefebvre

aux coucous», je me souviens des réactions du public, avec eux, j'ai appris que ma langue pouvait être compréhensible hors Québec, mais j'ai surtout réalisé que *Prends-moi* pouvait atteindre autant nos potes du milieu théâtral belge que la faune dépravée du bar miteux de Flobecq; je me souviens de cette chanson du groupe de musique de Julien Coene, l'un des comédiens, qui s'est intégrée à notre texte, je me rappelle de cette mauvaise mise en scène de Frédéric Dussenne qu'on a vu à Bruxelles et du souper gargantuesque qu'on a organisé pour célébrer l'anniversaire d'André-Marie Coudou; je me

rappelle de toutes les soirées généreusement arrosées, et c'est déjà bon que je m'en rappelle, de ces soirées, en particulier de celle dont une photo accompagne cet article... Je me rappelle des balades en voiture, empilés les uns sur les autres, et de Céline Delbecq, qui est sans doute une des filles (et des auteures) les plus extraordinaires de l'univers. Je me rappelle que les échanges et la complicité ont supplanté les divergences d'opinions et les frustrations. Et sur ce dernier point, je suis certaine que tout le monde, même Nathalie Gascon, serait d'accord avec moi! ●

Annick Lefebvre est l'auteure de *Ce samedi il pleuvait*, mis en scène par Marc Beaupré Aux Écuries en 2013. En 2015, sa pièce *J'accuse* sera montée par Sylvain Bélanger au Théâtre d'Aujourd'hui et sa *Machine à révolte*, par Jean Boillot au Théâtre du Préau (France).

Olivier Sylvestre est diplômé du programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre. Sa pièce *La Beauté du monde* a reçu le prix Gratien-Gélinas 2012 et sera créée Aux Écuries en 2015.